

LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERATION DE MARCUSE ET LA PROBLEMATIQUE DU DEVELOPPEMENT TECHNO-ECONOMIQUE DES ETATS AFRICAINS

Zasseli BIAKA
UNIVERSITE DE COCODY-ABIDJAN
COTE D'IVOIRE

« **I** l existe une réponse à la question que se posent tant d'hommes de bonne volonté : que feraient les gens dans une société libre ? La réponse qui, à mon sens, va au cœur de la question, c'est une fillette noire qui l'a donnée : pour la première fois dans notre vie, nous serons libre de penser à ce que nous ferons¹ ».

Un double souci est à l'origine de cette réflexion : d'une part, la situation de l'homme dans la société « technicienne² » et, de l'autre, l'exigence de plus en plus affirmée d'un transfert des techniques de l'Hémisphère Nord à l'Hémisphère Sud et, précisément, en Afrique noire, pour assurer le développement techno-économique des sociétés. De l'homme unidimensionnel à Vers la libération en passant par Eros et Civilisation, Raison et Révolution, La fin de l'Utopie, la pensée de Herbert MARCUSE demeure l'une des meilleures analyses de la civilisation technicienne. Dès lors, dans la perspective où se trouvent les Etats africains d'orienter leur politique dans le sens d'une plus grande maîtrise de la rationalité technologique, n'est-il pas opportun, pour savoir ce qui les attend, d'exposer la description phénoménologique de ce que Marcuse appelle « la société industrielle avancée³ » ?

Le jugement que Marcuse porte « sur la société industrielle » résulte de l'écart entre les espoirs suscités, au début des Temps modernes, par le privilège de plus en plus accordé à la rationalité technologique et la triste situation des hommes dans la société américaine, modèle des sociétés du vingtième siècle. En prononçant l'échec de la modernité, Marcuse reprend à son compte les critiques du courant de pensées auquel il appartient : l'Ecole de Francfort. De façon générale, pour

cette dernière, le technicisme, qui fait de toute existence un phénomène ouvert et offert à la manipulation et à la transformation selon les visées

humaines, a fait croire que « la technique moderne serait quelque chose que l'homme aurait à sa disposition et dont il pourrait se rendre maître¹ » Et, paradoxalement, plus cette volonté d'être le maître devient forte, plus « la technique menace davantage d'échapper au contrôle de l'homme² ». Marcuse, « redevable à son ami Max Horkheimer et à ses collaborateurs de l'Institut de Recherches sociales³ », considère, avec eux, que la technique, qui préside aux décisions et aux actions des sociétés contemporaines, est une boîte de pandore : source de toutes les souffrances humaines. Au lieu d'être au service de l'homme ou de l'avoir pour fin, que sont la production massive, la consommation sans mesure. La technique réduit l'homme à un conformisme de comportement, une uniformisation de la pensée. Elle le condamne à une existence unidimensionnelle. L'homme est donc aliéné dans la société actuelle « qui met au pas et intègre toutes les dimensions de l'existence privée et publique⁴ ».

Les questions que soulève l'ordre technologique sont nombreuses. Toutefois, elles peuvent se ramener aux plus essentielles qui sont : la technique est-elle un instrument manipulé par et pour l'homme ou une puissance qui le manipule ? Comment expliquer l'échec de la rationalité technologique à rendre l'homme heureux ? La libération de l'homme est-elle possible dans l'univers techno-économique de la société contemporaine ?

¹ Marcuse (Herbert). - Vers la libération : au-delà de l'homme unidimensionnel (Trad. J.-B. Grasset, Paris, Ed. Minuit, 1969) p. 169.

² Ellul (Jacques). - Le système technicien (Paris, Calman-Lévy, 1977) p. 7.

³ Marcuse. - L'homme Unidimensionnel (Trad. M. Willig, Paris, Minuit, 1968) p. 18.

¹ Boutot (Alain). - Heidegger (Paris, P.U.F., 1989) p. 89.

² Heidegger (Martin). - Essais et Conférences (Trad. Franç. André Préau, Paris, Ed. Gallimard) p. 11.

³ Marcuse (Herbert). - Eros et Civilisation (Trad. Jean Guy Nery et Boris Fraenkel, Paris, Ed. Minuit) p. 14.

⁴ Marcuse (Herbert). - L'homme Unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société avancée, (Trad. Monique Wittig, Paris, Ed. Minuit, 1968) p. 7

Marcuse présente la société contemporaine comme une société industrielle, c'est-à-dire une société qui impose aux hommes une seule manière d'agir, de penser et de vivre. L'idée fondamentale qu'il s'efforce de montrer dans *L'Homme Unidimensionnel* est celle-ci : « La civilisation est radicalement bloquée dans ses modes de vie et de pensée¹ ». Dans une telle société, où « La Raison s'éclipse² », l'économie, la politique, la philosophie et la culture ne sont plus des activités libres mais des activités étroitement contrôlées et prédéterminées. En effet, la raison technicienne qui y règne étouffe toutes les virtualités humaines. « Le progrès technique renforce tout un système de domination et de coordination qui à son tour, dirige le progrès et crée des formes de vie (et de pouvoir) qui semblent réconcilier l'homme avec le système des forces opposantes, et de ce fait rendre vaine toute protestation au nom de la libération de l'homme. La société contemporaine paraît donc capable d'empêcher tout changement social, toute transformation au sens qualitatif qui établirait des institutions essentiellement différentes, une nouvelle orientation pour le processus productif, de nouveaux modes de vie³ ». La vie se passe, par conséquent, dans un monde déshumanisé où la fausse abondance et la fausse liberté que la rationalité technologique impose aux hommes, détruisent chaque jour davantage leur capacité de refus.

La société contemporaine est fondamentalement une société dominatrice. D'un côté, elle masque les inégalités réelles par la liberté et l'égalité de consommation et l'abondance des biens. Ce n'est pas parce que « l'ouvrier et son patron regardent le même programme de télévision, (...) la secrétaire s'habille aussi bien que la fille de son employeur, (...) le noir possède une cadillac, (...) lisent tous le même journal » que prennent fin les inégalités socio-économiques et les dépendances politiques. De l'autre, elle développe une affection pour le produit technique chez les hommes qui consolide leur dépendance vis-à-vis du système et affaiblit leur capacité de résistance. Elle conduit donc à l'aliénation de l'homme qu'affirme Marcuse dans ses propos ironiques : « les gens se reconnaissent dans leurs marchandises, ils trouvent leur âme dans leur automobile, leur chaîne de haute fidélité, leur maison à deux niveaux, leur équipement de cuisine⁴ »

La société contemporaine est aussi une société répressive. Pour montrer cette dimension de la société, Marcuse s'appuie sur le roman de Georges Orwell, *1984*.⁵ Le « monde orwellien » dont il parle est, dans cet ouvrage, le terrifiant monde totalitaire dans lequel s'exerce le règne et la répression d'un objet technique : le télécran. Mis en place par le système pour prévenir toute rébellion, il exerce une maîtrise totale sur

l'homme. « De sa naissance à sa mort, un membre du Parti vit sous l'œil de la Police de la pensée. Même quand il est seul, il ne peut jamais être certain d'être réellement seul⁶ », lit-on dans ce roman. « Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons. (...) Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. On pouvait même imaginer que la Police de la Pensée surveillait tout le monde. On devait vivre, on vivait car l'habitude devient instinct en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu.⁷ »

Selon la perspective orwellienne qu'il adopte, Marcuse est amené à qualifier la société actuelle de totalitaire. Il écrit expressément : « De la manière dont elle a organisé sa base technique, la société industrielle contemporaine tend au totalitarisme⁸ ». En effet, « Le totalitarisme n'est pas seulement une uniformisation politique terroriste, c'est aussi une information économique-technique non terroriste qui fonctionne en manipulant les besoins au nom d'un faux intérêt général. Le totalitarisme n'est pas seulement le fait d'une forme spécifique de gouvernement ou de parti, il découle plutôt d'un système spécifique de production et de distribution, parfaitement compatible avec un pluralisme des pouvoirs⁹ ». Le totalitarisme dont parle Marcuse désigne, d'abord, le fonctionnement du système techno-économique. Celui-ci impose que toute activité, tout comportement soit évacué à l'aune de l'efficacité qui est son sacré. Tout doit servir à l'opérationnalité. La conséquence est une disparition ou un contrôle de l'indépendance de la pensée, de l'imagination, de la faculté critique. C'est pourquoi, en un deuxième sens, le totalitarisme de la société signifie le renforcement des moyens de pression et de contrôle des individus. Ce qui aboutit à l'effacement de la distinction entre la vie privée et la vie publique que les théoriciens du contrat comme Hobbes, Locke ou Rousseau avaient établie pour protéger l'individu contre la pente naturelle du pouvoir à la maîtrise totale de ceux qui lui sont soumis. S'il en est ainsi, c'est parce que « par essence la technique », qui lui sert de fondement, « est tournée vers la domination. Elle ne peut viser qu'un accroissement de sa domination¹⁰ ».

¹ Cf. Haar (Michel).- Profil d'une œuvre : *L'Homme Unidimensionnel* (Paris, Ed. Hatier),

p. 7.

² Cf. Horkheimer (Max).- *Eclipse de la raison* (Trad. Jacques Débouzy, Paris, Ed. Payot), paraphrase du titre.

³ Marcuse (Herbert).- *L'homme Unidimensionnel*, p. 18.

⁴ Marcuse.- *L'homme Unidimensionnel*, p. 37.

⁵ (Trad. Amélie Auberti, Paris, Ed. Gallimard).

⁶ Orwell, Op. Cit., p. 299.

⁷ Orwell, Op. Cit., p. 13.

⁸ Marcuse.- *L'homme Unidimensionnel*, p. 31.

⁹ *Ibidem*

¹⁰ Haar (Michel).- Op. Cit.

Dominer, c'est asservir en détruisant l'identité initiale de la chose. Dans le cas des hommes, cela s'appelle l'esclavage. C'est pourquoi, dans le procès de la société technicienne, Marcuse la traite d'esclavagiste. En effet, dans cette société, l'individu ne peut plus imaginer d'autres besoins ni d'autres satisfactions que celles qu'elle produit et offre. Certes, l'homme se croit libre parce qu'il a la possibilité de choisir entre plusieurs produits. Mais ce choix étant conditionné par les produits eux-mêmes, cette liberté de choix est, en définitive, illusoire. L'individu est, en réalité, un être manipulé et enchaîné par le système de production et de consommation. Marcuse écrit à ce propos : « Les esclaves de la civilisation industrielle avancée sont des esclaves sublimés, mais ils demeurent des esclaves, car l'esclavage peut se définir non par l'obéissance, ni par la rudesse des labours, mais par le statut d'instrument et la réduction de l'homme à l'état de chose¹ ».

De Rousseau à Marx, l'aliénation sociale, source de tous les conflits et de toutes les dépravations des hommes, reposait sur la domination spontanée de l'homme par l'homme. Aussi, par une décision volontaire était-il possible aux hommes de se libérer de cette condition inhumaine. Avec Marcuse, on constate le dépassement de la violence entre les maîtres et les esclaves de Rousseau, la dialectique du maître et de l'esclave pensée par Hegel, la lutte des classes du prolétariat et de la bourgeoisie au fondement de la théorie de Marx. La dépendance mutuelle du maître et de l'esclave, nuisible à l'amélioration qualitative de l'humanité, que dénonçaient ces auteurs, se trouve aggravée par le fait qu'aujourd'hui, la société contemporaine constitue « un cercle vicieux dans lequel sont enfermés à la fois le maître et l'esclave² ». Elle étouffe chez les individus ce qui est à l'origine de la modernité, c'est-à-dire « le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur fait aimer leur esclavage, et en forme ce qu'on appelle des peuples policés³ ».

Marcuse montre, ensuite, les conséquences de cette uniformisation de l'existence sur l'économie, la politique et la philosophie. En bon disciple de Marx, Marcuse considère, en effet, que la société contemporaine est, en réalité, déterminée par l'efficacité économique, c'est-à-dire le rendement, le profit, découlant nécessairement de l'exploitation de l'homme par l'homme. Elle impose donc aux autres domaines de la vie de l'homme la qualité de la quantité qu'est l'efficacité. Et cette uniformisation de la valeur de l'efficacité en fait « un système spécifique de production et de distribution parfaitement compatible avec un pluralisme de partis, de journaux, avec la séparation des pouvoirs⁴ ».

Du point de vue économique, l'intégration de la technologie dans le processus de production rend la so-

ciété industrielle capable de produire abondamment de biens de consommation pouvant permettre la satisfaction des besoins essentiels de tous et la réduction du labeur. Toutefois, la valeur de l'efficacité sur laquelle elle repose détruit cette possibilité. Dès lors, ce qu'elle propose n'est plus qu'une illusion de bonheur. Certes, à cause du progrès technologique, la condition d'exploité du prolétaire se trouve modifiée, adoucie ; en effet, maintenant, il dépense moins d'énergie et donc s'épuise moins. Mais il reste qu'à la fatigue musculaire s'est substituée la tension de l'esprit. C'est dire que pour avoir changé, l'asservissement n'a pas pour autant disparu. Dans la civilisation technicienne, le prolétaire considéré comme le vivant refus de la société moderne n'est plus, remplacé qu'il est, dorénavant, par le pouvoir de la machine qui réduit son autonomie professionnelle et l'intègre aux autres professions. « Les cols bleus » font place aux « cols blancs⁵ », le travailleur se trouve ainsi dépouillé de son pouvoir de négation de la division sociale du travail.

N'étant plus en mesure de nier un travail qui a cessé d'être naturellement inhumain, ni la division du travail qui a cessé de l'isoler, non plus la société qui lui apporte de plus en plus de bien-être, le travailleur se sent plus que jamais intégré. Aussi, au lieu de se sentir opprimé, le travailleur participe-t-il avec ardeur aux solutions des problèmes de la production. Il porte à l'entreprise un intérêt de propriétaire. La domination perd son visage naturel et social pour revêtir celui de la bureaucratie, de la technicité et de l'efficacité. Les dirigeants et les possédants de la nouvelle société capitaliste, en devenant de simples bureaucrates, perdent leur identité de maître et de propriétaire. La dilution de la domination dans l'organisation et l'efficacité de l'administration devient la cause de l'affaiblissement de l'attitude négative des travailleurs. « La haine et la frustration sont privées de cible et le voile technologique dissimule l'inégalité et l'esclavage⁶ ».

Le jugement de Marcuse, au terme de la considération de la situation du travailleur de la société contemporaine n'est pas favorable : le travailleur, bien loin d'avoir accédé à la liberté, est au comble de la réification. Rien en lui ne peut échapper à l'assimilation puisqu'il se trouve associé à sa propre domination par sa pensée, son langage, sa culture, ses loisirs, ses besoins sexuels, son confort et son travail. Comme l'a si bien vu André Nicolas, l'aliénation dénoncée par Marx et Hegel s'est accrue. « Non seulement la réification qu'ils avaient discernée s'est maintenue mais elle a pris une profondeur et une extension inouïes⁷ ».

L'économie sous-tendant la politique, la procédure de l'assimilation employée dans la sphère économique est aussi appliquée en politique. Elle permet la

suppression artificielle de toutes les contradictions traditionnelles au fondement de la politique moderne. « Privé de son fondement rationnel, le principe démocratique en vient à dépendre exclusivement des soi-disant intérêts du peuple, et ceux-ci sont fonction des forces économiques aveugles ou vraiment hyperconscientes⁸ ». Concrètement, dans la pratique politique, cette aseptisation de la vie se manifeste par la convergence des oppositions et le marchandage des partis pour la mobilisation de la puissance publique. Cette unification des opposés pèse sur les possibilités d'existence d'un changement socio-politique et neutralise définitivement la capacité de révolte des couches sociales, déjà entamée par le concours de la classe ouvrière elle-même au maintien de l'aliénation économique.

La gestion administrative à laquelle se réduit la politique conduit à la confusion de l'économique et du politique. C'est ainsi que, affirme Marcuse, « Les intérêts du grand capital concentrent l'économie nationale, le gouvernement joue le rôle de stimulant de soutien et quelquefois de forces de contrôle ; cette économie s'imbrique dans un système mondial d'alliances militaires, d'accords monétaires, d'assistances techniques et de plans de développement⁹ ». Dans une telle appréhension de l'activité politique, l'efficacité est appréciée à l'aune de la maîtrise du spectre de la liberté. La différence qualitative des intérêts contradictoires n'est plus qu'une différence quantitative, la société établie étant respectée. La politique devenue ainsi faible se trouve détournée de son objectif pour se transformer en une médiation de l'économie qui, elle-même à son tour, veut réguler l'instance politique. L'économie devient politique et la politique devient économique¹⁰.

L'analyse de Marcuse de la coïncidence du politique et de l'économique est devenue l'une des vérités du siècle passé comme le corroborent ces propos de Ignacio Ramonet « Les vrais maîtres du monde ne sont plus ceux qui détiennent les apparences du pouvoir politique. Mais ceux qui contrôlent désormais les marchés financiers, les groupes médiatiques de la

communication, les industries informatiques et les technologies génétiques¹ ». La politique du monde unidimensionnel ne se nourrit plus de contradictions, d'oppositions et d'intersubjectivités parce qu'elle se trouve vidée de toute raison négative. Conséquemment, elle ne peut plus garantir la liberté des individus mais travaille plutôt à les soumettre à une « servitude volontaire » comme l'est la pensée aujourd'hui.

La société industrielle avancée est un monde du discours clos. Dans cet univers, le langage se réduit à une simple description de la réalité immédiate. Dans l'usage des mots qui sont les symboles des concepts, le langage cesse de désigner les vrais concepts ou universaux. Sous l'impulsion du behaviorisme et de l'analyse linguistique, le concept finit par se dégrader en des images immédiates. Le langage du monde clos reflète uniquement le comportement immédiat et la fonction de l'individu. Dans cet univers du discours public, la parole est un simple déplacement de synonymes et de tautologies. Elle ne cherche jamais en fait la différence qualitative. C'est un langage comportemental qui favorise une philosophie d'inspiration logique et linguistique.

Dans l'univers du discours clos, la philosophie, qui constitue la véritable entreprise et le mode de connaissance par excellence, est réduite à la description du langage. Evidemment dans sa démarche, la philosophie linguistique « vise à purifier la pensée et le discours des notions métaphysiques confuses et des fantasmes, qui hantent encore l'esprit bien qu'ils ne désignent ni n'expliquent rien² ». Une philosophie qui cherche à « corriger les comportements anormaux au niveau de la pensée et du discours » limite assurément la pensée à la description de la réalité immédiate. Son rôle principal consiste à rendre compte des contenus de langage de la réalité technologique. La philosophie est amenée à abandonner les jugements de valeur et l'évocation des réalités qui la contredisent. En épurant le langage des concepts métaphysiques, la philosophie « laisse la chose comme elle est³ ».

Le behaviorisme philosophique mutile le concept pour le maintenir dans l'univers du discours clos. La réduction de la philosophie à la description du langage achève de convaincre que la pensée positive est unidimensionnelle. Dans cet univers du discours clos, la philosophie aussi prend la forme d'une pensée unidimensionnelle.

¹ Marcuse.- *L'homme Unidimensionnel*, p. 63.

² *Ibidem*

³ *L'homme Unidimensionnel*, p. 63.

⁴ *Ibidem*, p. 31.

⁵ *Ibidem*, p. 11.

⁶ *Ibidem*, p. 139.

⁷ Nicolas (André).- *Herbert Marcuse ou la quête d'un monde trans-prométhéen*, (Paris, Ed. Seghers, 1970, p. 108.

⁸ Horkheimer (M).- *Eclipse de la raison*, p. 37.

⁹ *L'homme Unidimensionnel*, p. 49.

¹⁰ Cf. *Eros et Civilisation*, p. ?

¹ Cf. *Manière de voir*, n° 52. 2000, p. 6.

² *L'homme Unidimensionnel*, p. 215.

³ *Ibidem*, p. 219.

La soumission de la pensée achève dans le monde unidimensionnel l'absorption de toutes les formes d'opposition. Elle marque le triomphe total d'une rationalité technicienne dont la valeur suprême est l'efficacité. Pour Marcuse, c'est une perversion de la raison moderne et non sa réalisation comme on pourrait le penser, en ne considérant que l'amélioration des conditions matérielles d'existence de l'homme. L'homme se retrouve, de nouveau pris dans les « fers¹ » d'une société techno-économique dont Rousseau dénonçait déjà, au XVIII^e siècle, les méfaits sur la liberté.

Au terme de cette critique de la société technicienne et contemporaine, la question qui se pose à Marcuse est de savoir s'il est possible de guérir la perversion de la raison, de faire du savoir technologique un instrument de libération de l'homme.

La conviction fondamentale qui soutient la pensée de Marcuse est que la civilisation technicienne qui réduit l'homme à un instrument de travail peut être dépassée, grâce à cette même raison qu'elle a pervertie.

En effet, la raison dominatrice conduit la société à reposer sur le principe de rendement. Or, ce principe n'est pas constitutif de la nature et donc son abolition ne freinera pas le progrès de l'humanité. Cette dernière a créé des ressources matérielles et intellectuelles nécessaires pour mettre fin à la surrépression. Pour Marcuse, la possibilité de libérer l'homme demeure réelle dans la mesure où les facteurs et les forces de libération sont effectivement réels aussi. Faisant le compte des facteurs favorables, il y met la victoire sur la pénurie et la techno-science qui constitue un véritable instrument de libération bien qu'elle serve les intérêts dominants.

En l'état actuel de la civilisation, considère Marcuse, l'homme s'est assuré une victoire sur la pénurie. Ce qui signifie que la répression des instincts, considérés comme non compatibles avec le progrès de la civilisation, n'est plus nécessaire. Il n'est plus nécessaire non plus de subordonner la liberté au principe de réalité et d'orienter les instincts humains vers des actions socialement utiles, à savoir le travail. Les richesses accumulées par les sociétés industrielles avancées sont suffisantes pour la pacification de l'existence. Elles créent, aujourd'hui, les conditions nécessaires à une vie de liberté. Dans un tel contexte, la persistance de la pénurie, du labeur et de la pauvreté dépend exclusivement de l'organisation spécifique de la société contemporaine. Elle répond essentiellement au caractère sur-répressif de la société comme blocage de cette société à assumer sa maturité qui est de mettre fin à la pénurie. Le maintien de l'aliénation de

l'homme dans la société actuelle est le résultat d'une orientation idéologique du progrès technologique. Il suffit donc, pour libérer l'homme de la domination de l'homme, de réorienter le progrès technologique.

La science et la technique constituent la pierre angulaire de la théorie de la libération de Marcuse. Pour lui, si la techno-science participe à l'aliénation de l'homme, c'est parce qu'elle est manipulée par des groupes dominants. Sinon, en elles-mêmes, « les forces techniques et technologiques du capitalisme (...) recèlent des possibilités utopiques² ». Pour qu'elles deviennent libératrices, la science et la technique ont besoin d'un nouveau fondement. Autrement dit, « il faudrait qu'elles soient reconstruites conformément aux impératifs des pulsions de vie³ ». Dans ces propos, Marcuse reprend à son compte le préjugé d'une techno-science neutre, assurant la simple médiation du rapport des hommes au monde et facilement réorientable à souhait. Il écrit expressément : « Ce ne sont pas la technologie, la technique, la machine qui exercent la domination, mais seulement la présence dans les machines, de l'autorité des maîtres qui en déterminent le nombre, la durée d'existence, le pouvoir et la signification dans la vie des hommes et qui en décident du besoin que l'on a d'elles⁴ ». Il considère que si elles sont reconstruites conformément à « une nouvelle sensibilité », conformément aux « impératifs de pulsion de vie⁵ », elle peuvent devenir « une technologie de la libération, fruit d'une imagination scientifique capable désormais de concevoir et de réaliser les formes d'un univers humain d'où seraient exclus le labeur et l'exploitation⁶ »

Le redéfinition d'un nouveau concept de la techno-science va de pair avec une réorganisation du travail. En effet, le procès de production et de distribution des biens doit de fonder sur la libération des instincts. Il apparaît que c'est le but et non le contenu qui fait qu'une activité est un jeu ou un travail. Quel que soit son contenu, le travail peut se transformer en une activité libre. Il suffit que la société s'engage dans une orientation non-répressive des instincts par la possibilité qu'elle offre aux hommes d'une satisfaction libre des besoins.

L'évolution de la civilisation actuelle vers un état

¹ Rousseau (Jean Jacques).- Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes in Œuvres complètes (Paris, Gallimard, 1964, vol. 3) p. 351.

² Vers la libération : au-delà de l'Homme Unidimensionnel, (Trad. J.B. Grasset, Paris, Minuit, 1969), p. 13.

³ Vers la libération : au-delà de l'Homme Unidimensionnel, p. 23.

⁴ Vers la libération : au-delà de l'Homme Unidimensionnel, p. 13.

⁵, Op. Cit., p. 32.

⁶ Idem

de liberté des instincts peut être envisagé. La victoire sur la pénurie, l'automatisation, la techno-science de rendement est possible. La société industrielle avancée est grosse d'une mutation ontologique que peuvent réaliser les forces de subversion.

La civilisation contemporaine contient des groupes sociaux capables de pousser au dépassement du principe de rendement. Bien qu'elle soit parvenue à réaliser les potentialités libératrices, la civilisation actuelle bloque encore l'avènement de la société libre. Autrement dit, le processus de libération de l'humain de la dépendance des hommes et de la dépendance des choses n'est pas encore achevé. Le maintien de la dépendance des hommes par leur soumission au principe de rendement fait persister un monde de retardé bien que la pénurie soit vaincue. Les hommes continuent d'être soumis artificiellement aux choses et à la nécessité parce qu'ils sont encore soumis aux hommes qui ont confisqué à leur profit les avantages du développement de la techno-science mondiale. C'est pourquoi, il devient nécessaire de forcer le changement émancipateur dont l'humanité a besoin pour se réapproprier son être.

Marcuse a trouvé le sujet de l'Histoire non plus dans le prolétariat comme Marx, mais dans les exclus de la société de consommation. Ce sont, d'abord, « les sous-privilegiés¹ ». Ils constituent réellement « la base sur laquelle s'appuie un combat de libération² », même si leur conscience n'est pas entièrement révolutionnaire, même s'ils sont une aile du prolétariat qui ne porte plus « La négation des besoins régnants³ ». Ce sont, ensuite, les peuples du Tiers-monde. L'existence des uns et des autres représente une opposition de fait au système dominant. « C'est une force élémentaire qui viole les règles du système. Agissant ainsi, elle montre que c'est un jeu faussé. Quand ils s'assemblent ! Quand ils marchent dans les rues sans armes, sans protection, pour réclamer les droits civils les plus élémentaires, ils savent qu'ils s'exposent aux chiens, aux pierres, aux bombes, à la prison, aux camps de concentration et même à la mort. Leur puissance est derrière toute manifestation en faveur des victimes de la loi et de l'ordre⁴ ». Leur rôle historique consiste précisément à promouvoir « un réveil radical pour prendre conscience de la politique abominable d'un système dont la puissance et la pression croissent avec la menace d'annihilation totale, un système qui se sert des forces de production qu'il détient pour entretenir et perpétuer un régime d'exploitation et d'oppression⁵ ».

Bien que convaincu du fait que les exclus et les marginaux de la société d'opulence constituent les vrais « catalyseurs de la révolte⁶ », l'optimisme de Marcuse quant à une libération de l'homme des rets de la ratio-

nalité techno-économique demeure mesuré. Il est contraint de reconnaître que les forces de subversion sont si intégrées au déploiement du système que « la modification de leur mentalité constituerait un miracle de discernement et de lucidité⁷ ».

Pourquoi devient-il si difficile de se révolter contre le système technicien des sociétés industrielles avancées ? N'est-ce pas notre conception même de ce système et de la révolte qu'il faudrait remettre en cause ?

Le mérite de la théorie Marcuse est de nous montrer l'importance de la détermination humaine dans le destin de l'homme. Autant Rousseau a permis de faire de l'homme la mesure d'évaluation de son rapport à autrui, Marx, son rapport à la nature phénoménale, autant Marcuse permet de comprendre que l'homme peut être responsable de sa relation à la disposition sociale en faisant l'expression de la liberté humaine.

Depuis la naissance et l'imposition de la vision du monde des Temps modernes, nous savons ce qui est subsumé dans le concept de liberté : la capacité de modification du naturellement donné selon des finalités humaines et qui définit la technique. Toute la théorie et la pratique des relations de l'homme à la nature phénoménale et aux hommes sont fondées sur cette anthropologie.

C'est donc dans le primat accordé à la technique sur les autres qualités de l'homme et les conséquences concrètes de cette anthropologie qu'il faut chercher la passivité dont semblent frappées les couches sociales sur lesquelles comptait Marcuse pour mettre fin au triomphe actuel de la raison subjective.

La technique, présidant à l'existence de la société industrielle avancée, voire de toute société contemporaine, se manifeste en une activité de capture et de manipulation de la loi interne d'organisation et de manifestation des choses permettant de les faire exister sous sa dépendance. La technique se trouve privilégiée dans la dualité Nature-société, dualité à partir de laquelle le technicisme postule un rapport d'affrontement de l'homme à la nature. Le technicisme appelle, dès lors, la société à un développement des techniques afin d'asseoir sa domination sur la nature comme condition de sa prospérité et du bonheur de l'homme.

¹ *La fin de l'utopie*, (Trad. Roskopf (Liliane et Luc), Paris, Seuil, 1968), p. 42.

² *Op. Cit.*, p. 18.

³ *Idem*, p. 42.

⁴ *L'homme Unidimensionnel*, p. 311.

⁵ *L'homme Unidimensionnel*, p. 105.

⁶ *Idem*, p. 11.

⁷ *Idem*, p. 18.

Comme telle, la technique est aussi une activité de destruction et de mise à mort de l'identité naturelle des êtres et des choses. La redistribution ne peut être possible et effective que si la chose est dépossédée de sa vie naturelle lui permettant de venir et de se maintenir par elle-même dans l'existence ; autrement dit, ce qui est naturellement donné ne peut être modifié, transformé à des fins déterminées par l'homme que s'il perd au préalable sa cohérence interne, c'est-à-dire la disposition interne assurant son auto-reproduction et le maintien de son identité. La technique, fondée sur un processus de capture, d'appropriation et de transformation, revient à tuer une réalité première et à en faire surgir une seconde dont l'existence et l'identité trouvent leur source en l'homme et dépendent, désormais, de lui pour se maintenir.

L'exemple le plus marquant est la colonisation. Elle montre le caractère an-humain de la technique et surtout son caractère destructeur de la nature initiale des choses.

Le phénomène colonial, synonyme de l'extension de la Technique aux hommes, à la société et non plus simplement aux relations sociales, se manifeste lorsque la dualité Nature / société se mue en une opposition Afrique / Société européenne. Dans cet affrontement, il s'agit de détruire, restructurer et transformer, au bénéfice de la prospérité matérielle de la société européenne, ce qui paraît alors naturellement donné, à savoir l'homme africain et son organisation sociale. L'an humanité de la Technique s'y transforme en une inhumanité dans la mesure où elle détruit le pouvoir d'auto reproduction des sociétés ethno-tribales et les aliène à elle pour leur survie.

En effet, la dépossession de la communauté ethno-tribale de son pouvoir d'auto reproduction, et donc de sa nature initiale, devient possible avec la destruction de sa force de travail. Cette dernière est l'ensemble des individus prenant part à l'activité économique et, ayant une connaissance et une compétence technique acquise à travers l'expérience sociale transmise et accumulée d'une génération à l'autre. La destruction de cette force de travail est provoquée par la déportation des hommes vers les Amériques, le massacre des guerres de conquête coloniale, les travaux forcés et, enfin, par l'appropriation de ce qui reste de cette force de travail par la société européenne et son intégration à sa puissance technique afin d'accroître son emprise sur la nature.

Bien entendu, dans le processus de désintégration du pouvoir d'auto reproduction matérielle de la communauté tribale, la destruction de sa force de travail va de pair avec une exploitation de ressources naturelles et une restructuration de son activité éco-

nomique, dorénavant orientée vers l'exportation et non plus vers la satisfaction des besoins naturels de ses membres. Analysant l'évolution de la techno-économie africaine, de la colonisation aux indépendances, Jean Suret-Canal arrive à la colonisation qu'elle a progressé « aux dépens de l'économie dite traditionnelle », c'est-à-dire de « l'autosubsistance familiale¹ ». « Ce recul de l'économie d'autosubsistance, ajoute l'auteur, pour bien marquer l'affaiblissement du procès de production ethno-tribale, se traduit par un progrès des importations de denrées alimentaires (riz, farine, sucre), qui ne correspond pas toujours à une amélioration du niveau de vie. Cette contradiction est le résultat du fait que « la colonisation s'est à peu près complètement désintéressée des cultures vivrières² ».

La famine des communautés ethno-tribales comme celles des Ganwuri du Nigéria et des Mandjia du Congo³ l'appauvrissement des populations rurales, l'exode rural, la perversion totale des valeurs tribales ne sont que les effets perceptibles, constatables d'une expansion de la Technique, condamnant à mort la communauté ethno-tribale. En effet, du fait de l'imbrication de l'économie, de la politique, de la culture et du sacré, la destruction de sa dimension économique revient, pour la communauté tribale, à la destruction des autres dimensions et, partant, à celle de son être propre.

La privation de la communauté ethno-tribale de son pouvoir d'auto suffisance matérielle entraîne donc la mutilation de son être propre ou, pour le dire autrement, le rabougrissement de la vie des hommes. Le sous-développement économique, la pauvreté matérielle croissante des hommes sont tout à la fois les conséquences et les manifestations visibles d'un phénomène plus profond, pratiquement indicible, celui d'un appauvrissement métaphysique, d'une perte ontologique qu'on pourrait appeler « le retrait de l'africanité ». Cette expression vise à désigner l'abandon de la rationalité ethno-tribale, la paralysie et le dépérissement progressifs des structures socio-politiques et symboliques transmises de génération en génération, et qui déterminent l'unité et la spécificité de chaque groupe africain anté-colonial.

La domination de la nature aboutit à la constitution d'une nature humanisée appelée, aujourd'hui techno-nature ; de même, l'exploitation technique des communautés ethno-tribales fait surgir une nouvelle réalité humaine formée par la société, l'Etat et la techno-économie, une existence humaine, empruntant l'essentiel de ses traits caractéristiques.

¹ Suret-Canal (Jean).- *Afrique noire : de la colonisation aux indépendances 1945-1960* (Paris, Ed. Sociales, 1972, t. III, vol. I), p. 75.

² Suret-Canal, *Op. Cit.*, p. 75.

³ *Ibidem*, p. 201.

téristiques à la technique et dépendante, pour sa survie aussi bien que pour son évolution, de la société européenne. C'est l'Etat africain.

L'organisation sociale et l'existence humaine artificielles produites par la colonisation, sont exigées par l'expansion de la technique. Elles sont produites comme telles pour se substituer aux techniques-outils dans le processus d'exploitation des ressources naturelles et des communautés ethno-tribales. Leur nature est d'être médiatrices des rapports techniques de l'Europe avec le monde africain. Et leur caractéristique est d'être issues de la réorganisation de collectivités humaines et, d'avoir pour finalité, la manipulation et la domination des communautés ethno-tribales considérées dans cette optique comme de simples ressources naturelles. Elles traduisent la volonté prométhéenne de l'Europe occidentale d'étendre son emprise sur tout ce qui est naturellement extérieur au continent européen.

Le paradigme mécaniste présidant aux relations que l'Europe noue avec les autres continents et, précisément l'Afrique, les rapports techniques que la colonisation institue entre la communauté ethno-tribale et la société européenne et d'un autre côté, le parallèle établi entre la Technique et la société africaine montrent bien que le bonheur de l'homme n'est pas la finalité de la Technique, au fondement de la société industrielle avancée.

L'échec de la société industrielle avancée de réaliser les vœux des théoriciens politiques des XVIII^e et XIX^e siècles et l'impossibilité pour les couches sociales prédestinées à la révolution de l'accomplir tiennent au fait que la Technique qui les provoque à l'existence leur donne une identité de dépendance, une identité mutilée. Marcuse et les autres critiques contemporains du système technicien négligent de prendre en compte la nature destructrice et transformatrice de la Technique qui lui permet de re-disposer toute chose en vue d'une participation à son expansion. Elle en fait une nature contrainte, c'est-à-dire « La chose qui est déterminée par une autre à exister et à produire un effet selon une raison définie et déterminée¹ ».

La technique n'est donc pas l'ensemble des outils et des objets formant système et qui aliénait ensuite les hommes. Elle est la puissance de modification et de transformation de l'homme de ce qui lui est naturellement donné. Comme telle, elle est une qualité naturelle, ajustée aux problèmes techniques qu'il rencontre ou qu'il se donne. Son usage est dépourvu de toute finalité éthique ou anthropologique.

L'évaluation éthique ou anthropologique de la Technique est un défaut d'analyse. Elle repose sur le préjugé que le télos de tout acte humain est le bien et le bonheur de l'humanité. Cette conviction est sans

fondement dans la mesure où l'anthropologie des Temps modernes définit la nature humaine comme une nature ambiguë. L'homme est pour l'homme tout à la fois un obstacle et un moyen dans la satisfaction de ses besoins et de ses passions. Cette définition moderne est une reprise, sur fond individualiste, de l'identité judéo-chrétienne, l'homme : la séparation ontologique de l'homme du divin par le péché originel fait de lui une créature du bien et du mal.

Dans cette voie, le problème n'est pas celui, par exemple, de la bonne ou de la mauvaise utilisation de la technique de la fission de l'atome mais, plutôt, celui de son existence même. L'ambiguïté de la nature humaine interdit de poser le problème en termes éthiques ou anthropologiques. L'avion, qui a mis fin à la dislocation spatiale des hommes, n'est-il pas devenu, dans l'attentat du 11 septembre contre les Twin Towers de New York, une arme redoutable de destruction massive ?

A moins de changer la nature humaine, toute technique, parce qu'elle est le produit de la Technique et sur l'horizon de la Technique, s'ouvre et s'ouvrira à tous les usages décidés par l'homme. Il ne s'agit pas de croire qu'on peut avoir une utilisation exclusivement homo-centrée de la Technique. Il s'agit de mettre fin au privilège accordé par les Temps modernes à la capacité technique de l'homme et qui préside à l'existence des sociétés contemporaines.

¹ Spinoza (Baruch) .- *Ethique* in *Œuvres complètes* (Paris, Gallimard, 1967), p. 320.